

VILLA VALMARANA AI NANI

La villa Valmarana “ai Nani”, classique exemple d’une demeure de campagne, fut construite pour le compte d’un juriconsulte, Gian Maria Bertolo en 1669. Actuellement elle est composée de la Résidence principale, de la Maison des Hôtes et des Ecuries.

Le jardin qui entoure la villa s’étend sur un axe longitudinal, s’adaptant au profil naturel des Collines Berici et donne sur la fogazzarienne « Vallée du silence ». En 1720 les Valmarana, qui encore de nos jours y habitent, en devirent les propriétaires et appelèrent l’architecte Francesco Muttoni pour y apporter des modifications et des embellissements ornementaux.

La résidence principale fut enrichie de tympanes couronnées de statues et d’une gracieuse petite tour qui accueille l’escalier portant à l’étage supérieur. Le plan de l’étage noble est simple : une salle centrale qui comme le « portego » de la maison vénitienne, va d’une façade à l’autre et deux salons de chaque côté, communiquant entre eux.

En 1757 Giustino Valmarana appela pour la peindre à fresque Giambattista et Giandomenico Tiepolo, de retour de l’entreprise figurative au palais royal de Wurzburg, où avec leurs fresques, ils avaient célébré les noces de Frédéric Barberousse et Marguerite de Bourgogne.

Une légende poétique donne son nom à la villa. Une princesse naine fut enfermée dans un château préexistant avec des domestiques, tous des nains, pour qu’elle ne prenne pas conscience de sa difformité. Un jour un très beau prince pénétra avec son cheval dans le mystérieux jardin, mais la princesse le vit et, de chagrin, elle se jeta de la tour. Les nains négligents, comme punition furent pétrifiés et placés sur le mur d’enceinte de la villa.

Goethe écrit dans ses « Tagebuecher » à la date 24 septembre 1786 :

« aujourd’hui j’ai visité la Villa Valmarana que Tiepolo a décoré, laissant libre cours à toutes ses vertus et à tous ses défauts. Le style sublime ne lui a pas réussi comme le naturel, mais dans celui-ci il y a des choses délicieuses : comme décorateur, en général, il est plein de bonheur et d’habileté ».

Tous les encadrements qui renferment les fresques sont l’œuvre du décorateur Mengozzi-Colonna, dont l’intervention sut apporter une prodigieuse dilatation spatiale et sonore. Il est bien connu en effet que Tiepolo père rend hommage au génie théâtral de Métastase, à cette poésie qui semble créée pour être vêtue de notes musicales.

RESIDENCE PRINCIPALE

LE CORPS DE LOGIS

SALON CENTRAL (I)

Le sacrifice d'Iphigénie y est illustré en vision tridimensionnelle : au centre le prêtre Calcante est sur le point de tuer la jeune Iphigénie. Tous les présents lèvent le regard parce que, miraculeusement, sur un nuage vapoureux, deux petits amours transportent une biche, qui sera immolée à la place de la jeune fille. Sur la droite Agamemnon se couvre le visage pour ne pas voir le meurtre de sa fille. Sur un côté du plafond Diane, avec ses nymphes, envoie la biche salvatrice. De l'autre côté Eole, dieu des vents, envoie son souffle, pour que la flotte puisse lever l'ancre. En effet les drapeaux et les étendards sont déjà en mouvement, parce que maintenant le vent souffle. Sur l'autre paroi on est en train de préparer les vivres et les armes pour l'expédition et le départ pour Troie. De l'encadrement ressort un protagoniste (peut-être Giustino Valmarana) qui, ému, suit le drame qui se déroule sur l'autel du sacrifice. Intéressant le chien qui salue son maître (peut-être Ulysse). Sur les dessus-de-porte sont personnifiés en monochrome les quatre fleuves les plus importants de la terre connus au dix-huitième siècle.

PIECE DE L'ILIADE D'HOMERE (II)

Briseïde, esclave d'Achille, est enlevée de force de sa tente, pour être accompagnée chez son nouveau maître, le roi Agamemnon, qui l'attend en position statuaire, comme un despote ; Achille, pris de colère pour l'enlèvement de son esclave, se jette contre Agamemnon, mais il est retenu par les cheveux par Minerve, déesse de la guerre et de la sagesse, descendue du ciel ; Achille, attristé, est consolé par sa mère Thétis, déesse de la mer, qui à ses pleurs, émerge des flots marins, accompagnée d'une Néréïde. On attribue à Giandomenico le paysage champêtre de la dernière paroi. Minerve est représentée sur le plafond.

PIECE DU ROLAND FURIEUX DE L. ARIOSTE (III)

Angélique, princesse du Cathay, est enchaînée à un rocher par des pirates, pour être dévorée par un monstre marin ; le chevalier Roger, monté sur un hippogriffe, descend la libérer ; Angélique rencontre successivement le soldat sarrasin Médor et en soigne l'hémorragie thoracique : un amour naît entre les deux, mais ils sont si pauvres qu'ils doivent être accueillis dans la maison de deux paysans ; en

prenant congé ils les remercient en leur offrant la bague que Roland avait donnée à Angélique comme gage de son amour (les personnages des deux paysans sont l'œuvre de Giandomenico). Sur la dernière paroi Angélique grave son nom sur l'arbre : remarquez l'intense regard d'amour ; sur le plafond Cupidon bandé conduit un char dans les nuages : allégorie de la passion amoureuse qui, aveugle, détermine l'agir humain.

PIECE DE L'ENEIDE DE VIRGILE (IV)

Vénus, déesse de l'amour, apparaît au fils Enée et à son compagnon Acate, débarqués, après une tempête, sur les côtes africaines et tout de suite elle s'éloigne, emportant avec elle, Ascagne. Cupidon sous les traits de Jules est, avec Enée, accueilli royalement par Didon : entre les deux naît l'amour ; sur l'autre paroi c'est Mercure aux pieds ailés qui, comme messager des dieux, se présente à Enée, en lui ordonnant de quitter Carthage et de poursuivre le voyage vers le Latium. De Jules, qui épousera Lavinia, descendra la « gens Julia » (Jules César et son petit-neveu Auguste). Ainsi les Romains descendront des Troyens et leur sang aura des origines royales et divines ; en monochromes est peint Vulcain, dieu du feu, qui dans sa forge dirige le travail de ses forgerons qui sont en train de créer les armes pour Enée, en présence de Vénus. Au plafond, qui a été partiellement détruit suite à un bombardement sur Vicence en 1944, est représenté le triomphe de Vénus.

PIECE DE LA JERUSALEM DELIVREE DE T. TASSO (V)

A la Renaissance l'imagination ardente, la magie qui utilisait des filtres et des potions, étaient des lieux communs. Le sujet évoque des épisodes de la première croisade. Renaud en est protagoniste. La magicienne Armide, qui protège les Sarrasins, cherche à entraver l'avancée des Chrétiens. Par son chant mélodieux elle endort Renaud et l'enlève, en l'entraînant sur un char, d'abord dans un château et ensuite dans les Iles Fortunées (les actuelles Canaries). Dans ce lieu luxuriant de végétation, à l'aide d'un miroir enchanté, elle l'ensorcelle et le guerrier, complètement sous le joug des arts de la magicienne, perd sa dignité. Godefroy de Bouillon, commandant en chef de l'armée chrétienne, envoie deux soldats le chercher. Ceux-ci, après l'avoir retrouvé, lui montrent un bouclier, cadeau de magicien d'Ascalon, dans lequel il voit refléchi l'épisode de la magie qui l'a envoûté. Il a alors honte et décide de reprendre sa virilité et de revenir à son devoir de croisé ; merveilleux dans les teintes, dans l'attitude et dans l'expression l'adieu de Renaud à Armide. La magicienne cherche encore à le séduire avec son art de la sensualité, mais la raison prévaut en Renaud. Au plafond une allégorie représente la victoire de la vertu sur le vice, et la lumière sur les ténèbres, du bien sur le mal.

Le leitmotiv du parcours dans la résidence principale exalte le sens du sacrifice et de la réconciliation comme valeurs humaines. Iphigénie accepte de se sacrifier pour le bien des Achéens ; Briseïde se sacrifie, quoique contrainte, et renonce à son amour pour Achille ; Roland se sacrifie, en renonçant à Angélique, mais il devient fou de douleur ; Enée renonce à l'aisance et à l'amour de Didon, pour continuer sa navigation et débarquer dans le Latium ; Renaud se sacrifie lui-même, en renonçant aux amours agréables, lui aussi par sens du devoir. Giustino Valmarana a sûrement imprimé sa volonté, en concordant avec Tiepolo le choix des sujets littéraires et mythologiques. Tous les encadrements de Mengozzi Colonna sont également intéressants : d'inspiration véronaise dans l'illustration des poèmes classiques, rococo dans l'illustration des poèmes épiques. Il faut remarquer également que les plafonds représentent, par leurs allégories, le thème de l'intervention des divinités dans le destin des hommes, motif que l'on retrouve dans les fresques de Giambattista Tiepolo.

MAISON D' HOTES ET ECURIES

Le bâtiment, qui borde le jardin sur le côté occidental, avait la fonction, comme l'indique son nom, de logement pour les hôtes. A l'origine les sept arcs, soutenus par des piliers, s'ouvraient sur un vaste porche, sur lequel donnaient les chambres des invités. Ces ouvertures ont été successivement fermées, probablement pour profiter de cette partie de la villa même pendant les saisons froides. Avec l'ouverture de grandes fenêtres rectangulaires le grande porche est devenu un salon interne.

Dans les sept pièces ornées de fresques de cet édifice Giambattista Tiepolo, à l'exception de la salle de l'Olympe, passe la main à son fils Giandomenico et à d'autres collaborateurs, comme pour indiquer que le monde des dieux et des déesses était fini et que du drame néo-classique on passait à la comédie bourgeoise, de Métastase donc à Goldoni. Ici s'accomplit la fracture entre allégresse et mélancolie, entre spectacle et réalité. Tandis que Giambattista Tiepolo interprète dans la résidence patronale le monde à son image, dans l'hôtellerie, son fils s'ouvre à l'esprit du temps. L'homme nouveau du XVIIIème siècle ne pouvait plus se délecter de « Dialogues » et des « Discours », la science avait perdu son impénétrable sérieux et la « nouvelle Vague » préparait le divertissement avec son propre style. La redondance des poèmes épiques, le pathos sentimental et les actions de personnages aveuglés par la colère avaient été représentées jusqu'à l'épuisement. Giandomenico Tiepolo se détache, avec ses tonalités légères, du brillant nacré de la peinture cultivée et joyeuse de son père. A la veille de l'illumination entre en scène, avec le monde des nobles, celui de peuple. Un peuple fait surtout de nains, de joueurs, de charlatans qui, comme sur son ordre, entrent en scène, s'inclinent, demandent un applaudissement et une obole.

PIECE DES CHINOISERIES (I)

Les images aux parois donnent une vision extravagante de la Chine en vogue à Venise avec la « Turandot » de Carlo Gozzi. L'adoration d'une divinité lunaire, l'achat d'épices et d'étoffes précieuses sont de simples prétextes pour nos montrer ces marchandises qui, depuis le temps de Marco Polo, arrivaient à Venise. L'artiste, qui, bien entendu, n'a jamais visité l'Empire Céleste, après la vision d'œuvres théâtrales et la probable lecture de « récits de voyage », représente un pays extraordinaire, où vivent des animaux très étranges, des insectes aux dimensions incroyables, des plantes potagères inimaginables, etc.. Une impression particulière est donnée par le pin maritime qui, sortant des limites de la paroi, semble entrer dans la pièce, créant un effet tridimensionnel.

PIECES DES SCENES CHAMPETRES (II)

Dans cette salle Giandomenico change complètement de registre : c'est ici le monde des paysans vénitiens qui l'intéresse ; ce sont les scènes d'une étouffante journée de soleil, qui fait changer de couleur la chevelure des arbres.

Sur une paroi une petite famille consomme un repas rustique : une énorme « polenta » domine la nappe blanche, le père mange en tenant son fils dans ses bras pendant qu'une femme prend son repas en appuyant son assiette sur son ventre. Sur la paroi en face d'autres paysans s'accordent une sieste sous les arbres : les hommes assis bavardent, tandis qu'une femme est en train de filer en tenant son fuseau. Sur la paroi à côté de deux femmes et une fillette vont au marché : elles portent des habits de fête, elles ont échangé leurs savates de travail (voir image précédente) pour des chaussures à talons, mis un chapeau sur leur tête. La tête d'une poule sort d'un panier. De l'autre côté de la même paroi une vieille paysanne, qui maintenant est en train de se reposer à l'ombre d'un arbre, va vendre des œufs à la ville. Pendant qu'elle recouvre ses forces, elle récite le rosaire.

PIECE GOTHIQUE OU DE LA VILLEGATURE (III)

Dans cette salle est représenté l'autre aspect de la vie à la campagne. Cette fois le thème n'en est plus le travail des paysans à l'époque du servage féodal, mais les protagonistes sont ici les seigneurs qui de la campagne tirent leurs revenus pour leurs luxes.

La salle est appelée gothique à cause des décorations architecturales. Dans ces cadres néo-gothiques des jolies jeunes dames élégantes se promènent en admirant le paysage, parfois en compagnie d'un sigisbée ; ils se promènent en été et en hiver, toujours dans des habits fastueux et avec un ton toujours distrait et ennuyé, comme pour toutes les autres tâches de la vie.

PIECE DES DIEUX DE L'OLYMPE (IV)

Giambattista Tiepolo, le père, reprend ici ses pinceaux et avec ses sujets mythologiques revient au « sublime ». Sur une des parois on peut voir un Jupiter assis sur les nuages, comme sur un trône, qui tient dans ses mains la foudre et le sceptre et à ses pieds se trouve un aigle.

PIECE DU CARNAVAL (V)

Sur une paroi il y a la fresque d'un maure descendant un escalier pour servir du chocolat : selon la critique ce personnage est l'œuvre de Giambattista. La scène a inspiré Antonio Fogazzaro qui dans son roman appelle la salle « la Darwinienne ». Sur les autres parois trois scènes du carnaval vénitien exécutées par le fils et reprises successivement dans la villa de Zianigo de propriété des Tiepolo et maintenant à Ca' Rezzonico. Les scènes proposent des aspects ludiques : le Charlatan, le Monde nouveau et le Menuet de Pantalon et Colombine : le tout est traité dans un esprit lucide et désabusé, avec la précision de détails, rendus par une touche rapide et incisive.

PIECE DES ARCHITECTURE (VI) (visitable sure demande préventive)

Antonio Visentini est le peintre des fresques de cette pièce, où des jardins et des villas, animés par de petits personnages (ces derniers réalisés à la détrempe par Giandomenico), occupent les espaces entre les colonnes.

PIECE DES PUTTI (VII) (visitable sur demande préventive)

Dans cette dernière salle de la Maison des Hôtes, dans des cadres ovoïdes, des putti jouent ou plaisantent aimablement. Le perroquet aux plumes polychromes est splendide. Le dessin préparatoire des scènes est certainement de Giambattista, mais il semble que l'exécution ne soit pas des Tiepolo mais de quelque aide d'atelier.

Sur le côté méridional de l'ensemble se rattache l'avant-corps de l'entrée des nobles, d'imposantes proportions, pour permettre l'entrée des voitures vers la résidence principale ou les Ecuries. La couverture à chevrons détermine l'emploi de colonnes toscanes d'un élan remarquable, qui contrastent par leur ton avec celui légèrement emphatique de la Maison des Hôtes et des Ecuries, plus proche du goût baroque. Egalement de grand intérêt sont les Ecuries, parce que l'architecte exploite habilement la dénivellation du sol pour installer les deux étages du bâtiment, l'un au niveau de la ruelle de San Bastian, l'autre au niveau de la cour interne de la villa. Il faut se souvenir de certaines scènes inoubliables que le metteur en scène anglais J. Losey a tourné à la villa Valmarana en 1979 pour son film « Don Giovanni », tribut de son amour pour le paysage et la culture vénitienne.